Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 73 (1944)

Heft: 4-5

Artikel: La beauté, une richesse

Autor: Dupraz, Laure

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1040734

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

morale de l'homme est inquiet. « Ce qui me tourmente, ce n'est point cette misère, dans laquelle, après tout, on s'installe aussi bien que dans la paresse. Des générations d'Orientaux vivent dans la crasse et s'y plaisent. Ce qui me tourmente, les soupes populaires ne le guérissent point. Ce qui me tourmente, ce ne sont ni ces creux, ni ces bosses, ni cette laideur. C'est un peu, dans chacun de ces hommes, Mozart assassiné...

Seul l'Esprit, s'il souffle sur la glaise, peut créer l'Homme. »

Ainsi Saint-Exupéry, homme droit mais que la morale chrétienne n'inquiète guère, rejoint par sa droiture le *Veni Creator*. Savons-nous toujours en faire autant ? L'appel ardent du *Veni Creator*, nous le chantons si volontiers au début de l'année scolaire. Nos lèvres le chantent tandis que l'orgue fait son bruit. Mais l'hymne solennelle est-elle vraiment la musique de notre âme et la réalité profonde de notre esprit ?

A. Overney.

La beauté, une richesse

L'heure actuelle est une heure d'angoisse ; les soucis matériels se font de plus en plus lourds, les questions économiques absorbent l'activité humaine. Comment résoudre tous les problèmes qui se posent ? Comment réaliser les solutions trouvées ? Et, cependant, l'homme ne vit pas que de pain. Il n'est pas seulement un corps que la faim peut tenailler, il est un corps animé par une âme qui, elle aussi, ne veut pas dépérir, qui, elle aussi, connaît la faim, la soif, cette faim, cette soif de toutes les choses « qu'il est le plus important de posséder, mais qu'on n'achète pas avec de l'argent ». Notre âme désire ardemment la vérité, elle aspire à la beauté, elle a un besoin impérieux de « ces deux filles d'une même Sagesse ». Il lui est nécessaire, pour s'épanouir, de voir dans les êtres la réalisation d'un ordre, d'une harmonie, de voir en eux une correspondance avec le meilleur d'elle-même. Elle a besoin de découvrir dans les êtres ce qui fait qu'ils sont plus qu'ils ne sont, l'idée qu'ils incarnent et qui les porte. Mais il ne lui suffit pas de connaître clairement cette correspondance, il faut qu'elle la sente, l'éprouve, la vive. Il ne lui suffit pas de savoir ce que sont les êtres, il lui faut entrer en communion avec eux. Il faut qu'elle vibre à l'unisson de l'idée qu'ils expriment. Il faut qu'elle jouisse de se retrouver dans les êtres, qu'elle vive leur message muet, car « tout est symbole et similitude, tout est verbe et tout est langage, tout est sagesse et vérité ». Il faut, en un mot, qu'ayant saisi l'idée qui est dans les êtres, elle soit à son tour saisie par cette idée. Il faut qu'ayant compris la vérité, elle soit prise par la beauté.

Quand avons-nous rencontré la beauté ? Ce fut peut-être le jour où nous avons croisé une humble vieille femme, « povrette et ancienne » , comme la mère de Villon, une de ces vieilles femmes dont la vie, semée de lourdes épreuves, de difficultés, a été déchirée par les deuils — mais dont les rides n'expriment ni rancœur, ni amertume. Au contraire, dans la petite lumière très douce du regard, dans le sourire accueillant, on voit transparaître « cette part de volonté — peut-être la plus belle, en tout cas la plus dure — qui consiste à se soumettre ». On y lit la tranquillité paisible de ceux qui se sont oubliés, eux et leur cœur douloureux, qui, dans un élan de générosité, ont cru que quelqu'un savait quel était leur vrai bien et le vrai bien de tous ; on y reconnaît la sérénité de ceux qui, peu à peu, domptant leurs révoltes, ont installé au centre de leur vie une immense confiance au nom de laquelle ils ont tout accepté. Et, parce que, au milieu de ces douleurs, de ces misères humaines, une grande âme s'était forgée, parce que, de cette espérance malgré tout, un chef-d'œuvre était né, nous nous sommes inclinés devant la beauté.

La beauté s'est encore offerte à nous sous les traits de personnes qui, au premier coup d'œil, paraissaient insignifiantes, peut-être même laides. Mais leur regard, soudain levé, a révélé un monde de pensées, un abîme de bonté. Ces gens étaient les hommes d'une conviction qui les animait tout entiers et, une fois encore, nous nous sommes inclinés devant la victoire d'une idée réalisée dans la faiblesse humaine, nous nous sommes inclinés devant la beauté.

Les choses, elles aussi, nous ont donné une impression de beauté. Si nous avons cherché le pourquoi de notre émotion — assez puissante peut-être pour nous clouer au sol —, nous avons découvert que ces choses enfermaient un peu de l'âme de leur créateur, qu'elles vivaient de sa vie. Les Esclaves de Michel-Ange qui, douloureusement, s'arrachent de la pierre, ne traduisent-ils pas de façon pathétique la lutte du sculpteur cherchant à dégager de lui-même son meilleur moi, à opérer la libération de l'idée dont il est messager ? Le Penseur de Rodin ne nous émeut-il pas en nous révélant par chacun de ses muscles le tourment de l'âme qui veut comprendre et voir le vrai face à face ?

La beauté ne s'est pas toujours offerte à nous sous des espèces aussi tragiques. Telle broderie sur le bord d'un châle, telle peinture sur un vieux bahut ne nous ont-elles pas enchantés ? La broderie n'était-elle pas l'expression matérielle de toute la grâce qui rayonne de l'âme de la brodeuse ? Le dessin, par sa parfaite adaptation à la qualité du tissu, ne manifestait-t-il pas l'âme équilibrée qui a le sens de l'harmonie des choses et ne leur demande pas ce qu'elles ne peuvent rendre ? La fleur naïve peinte sur l'armoire ne vivait-elle pas de l'allégresse d'une âme qui jouit de l'humble bluet ou de l'écla-

tant coquelicot et qui a voulu posséder cette joie en permanence ?

Et n'est-ce pas parce que nous avons prêté une âme à la nature que nous l'avons trouvée belle ? Nous avons retrouvé nos colères dans ses déchaînements, nos espoirs frêles et timides dans ses premiers élans printaniers. Et nous lui avons prêté les qualités dont nous déplorions l'absence chez l'homme. « De tout ce que nous avons perdu, et de nous-mêmes que nous avons perdus, seule la nature a survécu ; elle se répète sans lassitude ; elle nous ménage les mêmes surprises qu'elle octroyait à notre enfance et il est doux, alors, se retrouvant soi-même, de sourire le doigt levé à un oiseau, à un rayon de soleil, à une fleur. »

Objets inanimés, avez-vous donc une âme,
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer?

Certes, les choses ont une âme, celle que nous leur prêtons, celle que nous leur donnons.

Mais, pour découvrir l'âme des autres, pour donner une âme aux choses, il faut élargir la sienne, faire l'effort de sortir de soi pour deviner ce que les personnes, les choses peuvent avoir à nous dire, il faut prendre la peine de les regarder pour elles-mêmes, de façon désintéressée, sans se demander d'emblée quelle est leur utilité et quel profit on peut tirer d'elles. Il faut les regarder en humble quémandeur et non en propriétaire parvenu. Il faut habituer notre œil à cette contemplation ; il ne faut pas le laisser devenir « l'organe qui sert à lire les textes imprimés et qui nous empêche de nous cogner contre chaque reverbère ». Il faut éduquer notre oreille à l'harmonie des sons qui ne servent à rien. La beauté ne se donne qu'à ceux qui la cherchent. « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » Or, la possession de ce pain de l'âme qu'est la beauté requiert aussi de la peine. Ici aussi, il faut apprendre à labourer, à semer, à savoir attendre. Il faut prendre le temps de cultiver en soi le sens de cette beauté qu'on peut trouver dans l'humble vie quotidienne et qui transforme l'existence. « Ouvrons les yeux et regardons autour de nous, écrivait G. de Montenach, le jour reflété dans les luisants d'une commode, un rayon du couchant faisant étinceler un cuivre, un rosier fleuri de sa grâce et de ses parfums, nous avons devant nous de la paix, de la douceur, de l'harmonie et ces trois éléments constituent une beauté. » Faut-il rappeler G. de Reynold : « Un bouquet de fleurs suffit pour faire entrer toute la terre dans une chambre » ?

L'éducation du sens de la beauté ne saurait être commencée trop tôt. Celui qui possède ce sens est un être riche d'une richesse inaliénable. « Il n'est pas nécessaire de posséder les choses belles,

il suffit de les connaître et de les aimer. » Il est clair qu'il s'agit avant tout de créer une attitude d'âme. Celui qui en est dépourvu passera, tel un aveugle, à côté des plus grands chefs-d'œuvre. Nous avons les moyens de faire naître cette attitude. Le premier est d'avoir assez de simplicité pour laisser parler, devant nos enfants, l'émotion que provoque en nous le beau et pour ne pas la masquer par une fausse pudeur. Qui se rend à la beauté ne sera jamais ridicule, on n'est jamais ridicule quand on est sincère. Puis il faut savoir saisir l'occasion. Pourquoi le mot du syllabaire « tulipe » ne nous fournirait-il pas l'occasion de faire voir en quelques phrases à nos tout-petits ce pays merveilleux, ce pays tout plat, plat comme une ardoise, cette Hollande où, comme de grands tapis, les champs de tulipes roses, rouges, jaunes s'en vont le long des rivières, des canaux qui miroitent au soleil, loin, loin, très loin jusque tout là-bas, où le ciel descend vers la terre — alors que chez nous les montagnes et les collines s'en vont à la rencontre du ciel ? Pourquoi le mot « épi » ne nous permettrait-il pas de rendre les enfants attentifs au léger froissement des tiges de blé balancées par le vent — et ces bambins auront en eux toute la substance du beau vers des Géorgiques qui montre un champ :

Petite forêt grêle et toujours bruissante.

Ne saurait-on leur faire voir l'ondulation qui ploie les tiges, les redresse et les ploie à nouveau ?

Les récits bibliques ne nous donnent-ils pas l'occasion d'émouvoir nos élèves en les faisant vibrer non seulement à leur contenu proprement religieux, mais encore à tout ce qu'ils expriment de profondément, d'éternellement humain : la douleur maternelle, le tragique de la perte d'un ami, que sais-je ? Et si, avec la gravité simple que ce texte comporte, nous lisions à nos grands élèves, en temps et lieu, les prophéties de Jérémie, ne leur aurions-nous pas fait vivre une des expressions les plus poignantes de la détresse humaine ? Le nom du prophète évoquerait alors mieux pour eux que l'expression « jérémiades ». Pourquoi, par un jour radieux d'hiver ou d'été, ayant préparé le moment, ne pas leur lire cette page frémissante d'un lyrisme admirable qu'est le Cantique des trois jeunes gens : *Montagnes et collines, bénissez le Seigneur; louez-le et exaltez-le à jamais. Plantes qui croissez sur la terre, bénissez toutes le Seigneur...?* Pourquoi ne pas leur lire le psaume 147 : *Le Seigneur fait tomber la neige comme de la laine, il répand le givre comme de la cendre. Il jette sa glace comme par morceaux : devant ses frimas qui peut tenir? Il envoie sa parole et il les fond; il fait souffler son vent, et les eaux coulent...* (M. le Curé qui possède certainement *La sainte Bible* dans la traduction de Crampon serait, sans nul doute, heureux de la mettre à notre disposition et ainsi, peu à peu, nos élèves seraient

amenés à mieux suivre les vêpres du dimanche, car leur intérêt pour les psaumes serait éveillé.)

Quand nous en avons la possibilité, montrons-leur des reproductions de tableaux de primitifs : le tryptique du Maître à l'œillet de l'église des Cordeliers (il existe sous forme de cartes postales), des Annonciations, des Nativités, des Crucifixions. Nous enrichirons l'imagination de nos fillettes. Plus tard, lorsqu'elles tireront l'aiguille, assises derrière des piles de raccommodages tout en faisant mentalement oraison, ces gravures leur reviendront à l'esprit, et à ce moment, nous qui ne serons peut-être plus, nous les aiderons à méditer le Rosaire, nous les aiderons à prier sur de la beauté.

Il y aurait encore beaucoup de choses à dire. Mentionnons seulement que la plupart de nos leçons de sciences peuvent évoquer la beauté. Rappelons certains articles parus ici-même sur le givre, l'araignée, les graminées, articles qui ont été utilisés avec succès dans certaines classes. Tous les renseignements scientifiques, rigoureusement exacts, y étaient donnés de manière à faire vivre l'enfant de son âme tout entière.

Mais, toujours, quand nous voulons communiquer le sentiment de la beauté, que ce soit par la lecture ou par l'image, n'expliquons pas trop, n'interprétons pas trop, n'interrogeons pas trop, ne faisons pas de la grammaire ou de l'orthographe qui auront leur place ailleurs. Sachons être le serviteur inutile et nous effacer devant l'émotion. Souvent le silence est le seul commentaire autorisé.

Qu'on ne s'effraie pas. L'éducation du sens de la beauté ne tend pas à élargir le programme. On n'enseigne pas la beauté : on la fait vivre. Il ne s'agit pas de multiplier les dépenses et de charger les budgets ; on n'achète pas la beauté, on ne la vend pas : on la fait sentir. Il s'agit tout simplement pour le maître qui domine son programme, qui possède ses méthodes, ses techniques d'enseignement, de disposer les éléments donnés, de les présenter de manière à créer une atmosphère où la rencontre de la beauté soit possible. Il y faut du cœur, un peu d'imagination, beaucoup de sensibilité, mais quand il s'agit de nos élèves, quand il s'agit d'atteindre leur âme, de quoi ne sommes-nous pas capables ? « La bouquetière Glycera, écrit saint François de Sales, savait si bien diversifier la disposition et le mélange des fleurs, qu'avec les mêmes fleurs elle faisait une grande variété de bouquets ; de sorte que le peintre Pausias demeura court, lorsqu'il voulut contrefaire à l'envi cette diversité d'ouvrage ; car il ne sut changer sa peinture en autant de façons que Glycera faisait ses bouquets... »

Le maître d'école serait-il moins habile que Glycera ?

LAURE DUPRAZ.